

ÉQUIPE DE RÉDACTION
 Suzanne Ducas, Sylvie Dupont,
 Ariane Emond, Françoise Guénette,
 Anne de Guise, Lise Moisan,
 Francine Pelletier.

COMITÉ DE LECTURE
 Nicole Campeau, Andrée Côté,
 Françoise Guénette, Anne de Guise,
 Jovette Marchessault, Lise Moisan,
 Francine Pelletier, Claudine Vivier.

COLLABORATION
 Monique Benoit, Nicole Bernier,
 Danielle Blouin, Andrée Côté, Monique
 Dumont, Claude Krynski, Hélène
 Labelle, Diane Lamoureux,
 Hélène Lévesque, Geneviève Letarte,
 Jovette Marchessault, Camille Maheux,
 Hélène Pedneault, Monique Simard,
 Janet Torge, Francine Tremblay,
 Claudine Vivier.

ILLUSTRATION
 Andrée Brochu, Claudine Bujold,
 Marie Cinq-Mars, Judith Gruber-Shtizer,
 Michèle Guérette, Christine Lajeunesse,
 Jany Lavoie, Marie-Claire Marciil,
 Anne Morin, Nicole Morriset,
 Sylvie Roche.

PHOTOGRAPHIE
 Anne de Guise, Camille Maheux,
 Francine Pelletier, Joyce Rock.

COUVERTURE
 Andrée Brochu

MAQUETTE
 Brigitte Ayoite, Diane Blain,
 Andrée Brochu, Françoise Guénette,
 Marie-Claire Marciil, Anne Morin.

CORRECTIONS D'ÉPREUVES
 Suzanne Bergeron, Claudine Vivier.

COMPOSITION
 Concept Médiatexte inc.,
 834 Bloomfield, Outremont,
 (514) 272-9545

IMPRESSION
 Imprimerie Arthabaska -
 Publications REF, 370 Girouard,
 Victoriaville

DISTRIBUTION
 Les Distributeurs Associés du Québec
 (DAQ), 3 600 Boul. du Tricentenaire,
 Pointe-aux-Trembles
 Média Services,
 185 ouest Louvain, Montréal

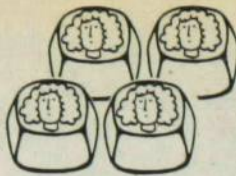
PERMANENCE
 Suzanne Ducas (finances),
 Ariane Emond (promotion),
 Françoise Guénette, Francine
 Pelletier (rédaction).

PUBLICITÉ
 Claude Krynski : (514) 843-7226

ABONNEMENT
 11\$ ordinaire (6 numéros/an),
 25\$ soutien, 50\$ mécène,
 18\$ à l'étranger, 24\$ par avion.
 Responsables : Suzanne Ducas,
 Nicole Bernier.

LA VIE EN ROSE est éditée par
 les Productions des années 80,
 corporation sans but lucratif. On peut
 nous rejoindre de 9 h 30 à 5 h au 3963,
 rue St-Denis, à Montréal, H2W 2M4,
 ou en téléphonant au (514) 843-8366.
 Tout texte ou illustration soumis
 à LA VIE EN ROSE passe devant un
 comité de lecture. Date de tombée :
 2 mois avant la prochaine parution.

Dépôt légal : Bibliothèques nationales
 du Québec et du Canada, ISSN-0228-549
 Courrier de deuxième classe : 5188
 LA VIE EN ROSE



Plus qu'un

«Se tournant vers l'enfant que j'étais, man Cia déclara... sois une vaillante petite négresse, un vrai tambour à deux faces, laisse la vie frapper, cogner, mais conserve toujours intacte la face du dessous.»

Et Télumée Miracle grandit ainsi, Noire et exploitée, mais rebelle, debout dans son petit jardin, comme avant elle sa mère et sa grand-mère.

«Je me fauliais à travers ces paroles (...) je lui abandonnais la première face afin qu'elle s'amuse, la patronne, qu'elle cogne dessus, et moi-même par en-dessous je restais intacte, et plus intacte il n'y a pas.»³

C'est une paysanne guadeloupienne que Simone Schwarz-Bart décrit ainsi, admirablement. Mais ne sommes-nous pas toutes des Télumée Miracle ? Des survivantes, certes, d'une histoire qui nous a caché nos propres luttes et qui a enterré allégrement nos héroïnes. Et parfois plus, des résistantes. Certains jours des survivantes passives, d'autres jours des résistantes, actives ; les deux attitudes se chevauchant, difficiles à distinguer.

Pourtant, il est pour nous vital de résister à ce «vaste déploiement de forces qui va de la violence physique au contrôle des consciences»,² de la pornographie à la domination sexuelle, de l'hétérosexualité obligatoire à la division sexuelle du travail, du sexisme «ordinaire» à la misogynie glorieuse. Tout cela - et plus - que nous appelons l'oppression des femmes.



Jouer gagnantes

C'est d'autant plus vital que, pour les travailleuses, l'oppression et l'exploitation prendront bientôt, avec l'informatisation, la bureautique et le travail précaire, de nouvelles formes, que nous décrivons dans le dossier. Mais montrer la situation seulement ne ferait qu'accentuer chez nous le sentiment déjà assimilé de la victimisation elle-même. À quoi bon nous dépeindre pour la millième fois comme les éternelles perdantes d'un jeu incontrôlable, alors que nous voulons jouer gagnantes ? C'est pourquoi nous appelons à la résistance.

Mais justement, où s'arrête la survie et où commence la résistance ?

Survivre : avoir les gestes, les comportements qui nous permettent de ne pas mourir physiquement

et psychologiquement ; échapper à la menace ou survivre à l'agression ; continuer, au-delà de l'espérance de vie «normale» ; s'adapter, par instinct de conservation ; être des tambours à deux faces et «mentir à l'opresseur» ;³ bref, être des victimes perdurantes. Et ainsi la patience des femmes fait la force des hommes.

Résister : refuser la victimisation ou la défaite sans même pouvoir y échapper ; déjouer sciemment les attentes et les prévisions dessinées pour nous «en tant que femmes» ; être des caméléonnes ; bref, sortir, ne serait-ce qu'une minute ou deux jours de l'état de victimes.



Superstitions philippines

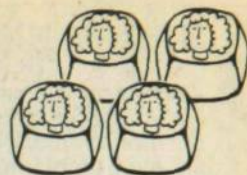
Chacune de nous vit différents degrés d'une victimisation commune. Clandestinement, en-dehors de l'Histoire, chacune vit sa propre histoire très particulière de résistance. Aucune n'y échappe.

Mais jamais nos actes de résistance n'ont été - et ne sont encore - reconnus pour ce qu'ils sont. À moins d'être calqués sur des stratégies traditionnellement masculines : les travailleuses syndiquées du Bell ou d'ailleurs, en grève légale ou non, sont reconnues comme des travailleuses en lutte puisque leurs moyens de résistance sont familiers au mouvement ouvrier.

Mais les autres formes de résistance moins visibles ? Les ouvrières philippines, par exemple, qui fabriquent des micro-plaquettes d'ordinateur dans des conditions épouvantables mais à des salaires relativement bons (aux Philippines), feignent parfois, pour obtenir des congés impossibles, d'entrer en transes. Elles désertent l'usine pendant quelques jours, la prétendant occupée par un mauvais esprit. Alors qu'ils n'accepteraient pas de contestation organisée, les patrons de ces multinationales étrangères sont forcés de supporter des «superstitions» auxquelles ils ne comprennent rien... et les travailleuses reviennent trois jours plus tard, reposées.

Quel spécialiste des relations de travail identifierait cela comme une grève ? De la même façon, quel anthropologue qualifierait ceci de résistance ? «L'autonomie et la solidarité des femmes aborigènes

tambour à deux faces



d'Australie reposent sur l'existence de camps pour femmes seules, les 'jilimi'. Y vivent les veuves qui ont choisi de ne pas se remarier, les femmes qui se sont séparé de maris violents, les femmes malades, les femmes en visite qui viennent d'ailleurs ainsi que leurs enfants encore dépendants. En fait, toute femme qui désire échapper aux conflits inhérents à la société hétérosexuelle peut chercher refuge dans le 'jilimi'.⁴



Dérision ou génocide

Cette forme d'organisation séparatiste n'est pas nouvelle comme moyen de résistance. Comme le reporte Adrienne Rich, «c'est un fait que dans toutes les sociétés et tout au long de l'histoire, les femmes ont cherché à créer des modes de vie indépendants, non hétérosexuels, orientés vers les femmes, dans les limites permises par le contexte, souvent en se croyant «les seules» à avoir jamais agi ainsi; cela bien que les femmes soient rarement en position économique de résister au mariage et bien que les attaques contre les femmes célibataires soient allées de la calomnie et la dérision jusqu'au génocide délibéré, en passant par la condamnation de millions de veuves et de célibataires au bûcher et à la torture durant les chasses aux sorcières des 15e, 16e et 17e siècles en Europe et l'immolation des veuves indiennes sur le bûcher funéraire de leur mari.»⁵

Car nos lieux de travail ne sont pas nos seuls lieux de résistance, et c'est souvent seules, individuellement, dans nos vies dites privées, que nous refusons de faire ce que l'Ordre attend de nous. Mais nous avons toujours été des milliers à le faire. Des milliers, des millions, à ne pas nous marier, à ne pas faire d'enfant (dès que ce fut possible), à divorcer, à préférer les femmes aux hommes, à bloquer par la «frigidité» l'impératif sexuel masculin, à nous échapper dans la folie.

Parfois, on a identifié le refus: «Les femmes font la grève du ventre... et le Québec se dépeuple !», le plus souvent on a nommé les déviantes: sorcières, vieilles filles, gouines, garces, femmes froides (mortes?), folles.

Parce que la résistance d'une femme est subversive, dès qu'elle

est sue et que d'autres femmes s'y reconnaissent. Parce que résister, c'est refuser la victimisation elle-même. Mais il y a encore loin à la révolte, stratégie de victoire. La résistance est un défi, parfois désespéré, à l'ordre. Et qui mène à quoi? Que pouvons-nous en attendre?



Pourquoi résister

Des gains à court terme, d'abord: par exemple, en organisant un boycott, des femmes ont largement contribué à la fermeture du Cinéma X, à Montréal, et l'industrie multimilliardaire de la porno a perdu une petite manche.

À la longue, plus de visibilité pour les femmes en lutte. De muettes nous devenons affirmatives, enfin sujettes plus qu'objets. (Avec tous les dangers de récupération et de répression que cela comporte. Les coûts de la déviance sont élevés.)

Mais surtout, la résistance transforme la conscience de soi.

Entre les Noirs américains et les femmes, le parallèle est facile. Dans un essai sur l'esclavage et la liberté, Angela Davis raconte comment un dompteur d'esclaves est réduit à l'impuissance par la résistance ouverte et inattendue d'un jeune Noir, et conclut que... «la première condition de la liberté, c'est l'acte de résistance, la liberté existe déjà sous une forme élémentaire. C'est aussi le refus des définitions du maître, de l'image de soi présentée par le maître, de l'état de fait créé par le maître. C'est refuser de se considérer comme esclave.»⁶



L'effet de surprise

Chaque fois qu'une femme, dans la rue, dans son lit, à son travail, ne fait pas ce qu'on attend d'elle, refuse de baisser contre son gré ou de faire des heures supplémentaires, avorte, quitte – ou tue – le mari violent, elle résiste ouvertement et se manifeste libre. Chaque fois qu'elle utilise l'effet de surprise, elle résiste – et se surprend elle-même, bien souvent. Chaque fois qu'elle cherche pour l'aider l'alliance d'autres femmes, elle accroît cette résistance et sa libération.

Et cet acte la transforme, elle. Pendant cinq minutes, deux jours

ou un mois, elle n'est plus que victime de la situation, du travail, du ménage, de la crise, des mains baladeuses du collègue. Qu'elle soit ou non proprement «consciente» de son geste, elle le pose, elle se dépasse, elle sort de son état de victime, elle accumule ainsi, une à une, des expériences de résistance, de liberté, dans sa vie de couple «privée» si politique comme dans sa vie «sociale» de productrice rémunérée ou non.

Car il est faux de dire que la conscience de l'oppression entraîne, seule, le rejet de l'oppression. L'oppression est aussi un conditionnement et un cercle vicieux: plus nous nous sentons victimes, plus nous sommes victimes. Il faut pour en sortir faire l'expérience de la non-victimisation, multiplier – où que ce soit – les gestes nécessaires de refus et de rupture. Nous devons pour y parvenir nous identifier et nous allier à d'autres femmes, même si on nous a habituées à être divisées pour que d'autres règnent.

Cela veut dire d'abord reconnaître la résistante en nous avant de pouvoir la reconnaître chez les autres femmes. Cela veut dire ensuite appuyer tous les petits actes de résistance posés quotidiennement par les femmes autour de nous, au bureau ou à l'usine, dans la rue ou dans leur lit. Pour être seules et avec d'autres, plus que des tambours à deux faces.

LA VIE EN ROSE



1/ Simone Schwarz-Bart, «Pluie et vent sur Têlémée Miracle», Ed. du Seuil, Paris 1972, Livre de poche, pp. 70 et 107.

2/ Adrienne Rich, «La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne», in *Nouvelles Questions féministes*, Paris 1981, p. 23.

3/ «Nous mentons pour survivre. Nous mentons à nos patrons, aux gardiens de prison, à la police, aux hommes qui ont du pouvoir sur nos vies, et à qui nous appartenons, au terme de la loi, nous et nos enfants; nous mentons à nos amants qui se servent de nous pour affirmer leur virilité.» Adrienne Rich, «Les femmes et le sens de l'honneur», Ed. du Remue-Ménage, Montréal 1979.

4/ Diane Bell, citée dans «Woman's Worth, Sexual Economics and The World of Women», de Lisa Lehorn et Katherine Parker, Ed. Routledge et Kegan Paul, Boston.

5/ Adrienne Rich, «La contrainte...», op. cit., p. 19.

6/ «Angela Davis parle», p. 68.